



POUR CEUX QUI L'ONT CONNU
POUR SES AMIS QUI L'ONT AIMÉ

Voici quelques lignes...

... On voudrait ne pas employer les mots alourdis, usés, quelquefois ternis par l'intérêt ou le mensonge pour dire ce que notre pensée contient de haut, de noble et de simple quand elle évoque Claudius JOSSERAND.

Du reste, on l'imagine avec son regard loyal, son beau sourire et sa grande modestie arrêtant notre plume en disant : « Vous le savez bien, le moi est haïssable. Pourquoi me tirer de l'ombre où me retrouveront toujours ma famille, mes amis ? J'ai toujours aimé la simplicité et le silence. Chut ! les paroles font du bruit et mentent si souvent ».

Oui, c'est bien lui qui parlerait ainsi, car il n'a pas connu cette époque féroce où la vie difficile envahit le cœur et la mémoire, où l'ambition des vivants écrase le pur souvenir des hommes arrachés à leur destin pour aller mourir seuls dans l'atroce mystère des camps de déportation.

Et c'est pour sauver de l'oubli le trésor que nous a laissé l'exemple de votre vie, qu'il faut nous permettre Claudius JOSSERAND de parler un instant de vous, le plus pieusement, le plus délicatement que le peut notre plume maladroite.

Un fils parfait, un époux, un père qui n'aspire après ses lourdes journées de labeur où il rend le maximum de son être, qu'aux joies intimes de son foyer ; un ami sur lequel ses amis peuvent compter car il est discret et fidèle, sincère ; un acharné et un doux ; un sensible qui cache avec pudeur la force et la fraîcheur de ses sentiments ; un tenace qui cède par bonté, par scrupule ; une valeur qui s'ignore et qui craint toujours de promettre plus qu'elle ne peut donner ; un fervent enfant de la nature — il fallait le rencontrer un dimanche, dès l'aube, dans la forêt, se saturant de silence, de solitude, d'espace, reprenant au contact de la terre une jeunesse nouvelle, la force pour lutter, la joie pour la répandre sur ceux qu'il aimait.

La joie, le bonheur, Claudius JOSSERAND les a connus et

savourés souvent dans sa courte existence comme tous les êtres riches de ces forces spirituelles qui conquièrent le monde. Les études, le travail, ses amis, sa famille en ont été des sources profondes, et quand en 1943, il écrivait à sa mère : « Je donnerais ma vie, malgré tout mon bonheur pour que la France redevenue la France » on peut mesurer la grandeur de son patriotisme au sacrifice qu'il lui consentait.

L'amour de la Patrie, quel homme l'a ressenti plus intensément que lui qui peut écrire à sa jeune femme, le 30 Mai 1940 :

« Pour l'instant, le sacrifice qui nous est demandé à l'un et à l'autre est déjà bien grand. Mais s'il devait être plus grand encore, il faudrait l'accepter, sinon avec résignation, du moins avec courage, en se disant que bien d'autres avant nous se sont donnés pour nous procurer les quelques années de bonheur que nous avons vécues, et que des milliers d'autres tombent en ce moment pour nous permettre de vivre libre après eux. »

A un ami qui voulait le faire revenir en arrière :

« La tranquillité à laquelle nous aspirons tous ne sera gagnée qu'au prix des sacrifices de beaucoup auxquels je ne songe pas à échapper. Je suis de plus en plus résolu à ne rien faire qui fasse de moi un privilégié, à moins que je sois reconnu plus utile ailleurs qu'ici. »

Du front, à un ami qui vient de perdre son père :

« Il importe dans ces moments de déployer toute sa force d'homme pour soutenir les êtres qui restent. C'est dans ce devoir que réside notre consolation. »

« Pense à ceux qui restent seuls après de tels malheurs. Pense aussi que tu as des amis parmi lesquels je tiens à compter, et l'avenir te paraîtra encore digne d'être accepté. »

« Nos chers disparus ne sont d'ailleurs pas morts ; on vit ou on essaie de vivre après eux selon leur désir. Autrement dit, on vit encore avec eux. »

A son ancienne institutrice :

« Je voudrais connaître encore quelques belles années de travail et de vie familiale dans la paix, mais je veux participer à cette paix. »

Cette même institutrice parlant de lui, écrit :

« Son cœur scrupuleux se demandait parfois où il remplirait le mieux son devoir. « Peut-être devrais-je produire, faire vivre des familles dans la détresse. J'attends les ordres qui me placeront là où je dois être. »

A douze ans, nous dit-elle, Claude fut reçu aux bourses des lycées et aux bourses des écoles pratiques. Il aurait pu tout aussi bien être dirigé vers les Beaux-Arts, ou Polytechnique, comme il le fut vers les Arts et Métiers, car il était admirablement doué pour tous les arts comme pour les sciences.

« Les hommes de sa trempe sont rares », écrit à Madame JOSSERAND un ami de son mari à qui celui-ci avait rendu un service imminent. « S'il était très agissant, il était aussi très réservé et ne voulait jamais qu'on lui témoigne sa reconnaissance. Il fut pour moi le plus grand soutien que j'ai rencontré, mais chaque fois que je faisais allusion à son aide, il me répondait qu'il n'avait fait que son devoir et même que ce fut son intérêt de le faire. »

D'un de ses camarades de guerre :

« Il aurait certainement pu s'évader du train, mais il n'a pas voulu abandonner les pauvres bougres qui étaient avec lui. Il a voulu partager leur sort, être avec eux, comme eux. »

« C'est bien là un trait saillant de son caractère. Il a voulu accorder ses actes avec ses pensées jusqu'au bout. Il est probable qu'au camp il a voulu aussi se mettre au rang des moins privilégiés sachant d'avance où cela le menait.

On parle quelquefois de sacrifices spectaculaires. Le sien a été accompli simplement, sciemment. Personne peut être ne s'en est aperçu.

Il l'a fait parce qu'il était bon et qu'il voulait le rester jusqu'à sa mort.

Enfin, un de ses amis de la promotion Cluny 22-25, résume dans les phrases suivantes, sa vie d'ingénieur et d'industriel :

Après trois années d'études à l'Ecole Nationale des Arts et Métiers de CLUNY, Claudius JOSSERAND, jeune Ingénieur, va débiter dans l'Industrie.

Fidèle à l'esprit Gadz'arts c'est à l'atelier qu'il commença. Il estime, à juste titre, que ce stage est nécessaire à sa formation complète d'Ingénieur.

Par un contact direct avec les ouvriers dont il partagera la

vie, il va acquérir la connaissance des hommes. Dès cette époque, il discerne les principes qui, dans l'avenir, lui permettront d'exercer l'autorité qui lui sera confiée par ses Chefs, d'assumer pleinement ses responsabilités. Il veut être un chef et sa droiture de caractère, son honnêteté scrupuleuse, son cœur sensible aux misères et aux détresses humaines en feront un chef juste et estimé.

Après dix années passées successivement aux Etablissements BOCUZE & C^{ie}, à LYON, et à la Société RADIOS, à BELLEGARDE, JOSSERAND tente sa chance.

Il le fait en 1935, avec courage et volonté, car 1935, année de crise industrielle, ne semble guère propice à pareille tentative.

Prudemment, il crée un modeste Atelier point de départ des équipements Electriques « JOS ». Mais, pour modeste qu'il soit, cet atelier exige une activité considérable car il faut tout créer. Sans repos, JOSSERAND se met à la tâche ; études, approvisionnements, essais, mises au point, fabrication, clientèle, rien ne lui échappe. Il saura organiser, stimuler, gagner la confiance de tous et, peu à peu, son succès s'affermira.

Modeste toujours, mais confiant désormais, il se décide à agrandir son atelier, et en 1939, fait bâtir l'Usine.

Hélas, c'est la guerre et JOSSERAND, Officier de Réserve, rejoint son poste de combat.

Dès son retour, en 1940, il se remet au travail, trouvant en celui-ci un réconfort au chagrin qu'il a d'une France vaincue. Il récupère son personnel, aménage les bâtiments encore vides, travaille jour et nuit et, bientôt, l'Usine qu'il a voulu est en plein travail. Les difficultés, dues à l'occupation, ne font que stimuler son énergie, aucun ralentissement ne se produira, bien au contraire, l'Usine est en pleine activité, en plein essor, le jour de son arrestation.

Il aurait pu borner là son activité, mais JOSSERAND voulait plus encore.

Industriel dans une petite ville, il voulait payer de sa personne en s'occupant des jeunes. Officier d'Aviation, ayant dignement, dans son bureau, refusé la main d'un industriel allemand, il songeait à donner aux jeunes le goût des choses de l'Air. En 1941 il fonde à NANTUA une section de vol à voile, paie encore et toujours de

sa personne, donne des cours de plus en plus nombreux et présente aux examens des candidats formés parfaitement, techniquement et pratiquement.

Pour tous ceux qui l'ont connu, JOSSERAND aura été un exemple. Parfait camarade, il avait su gagner l'amitié de tous au cours de ses trois années d'études, dans ses relations industrielles la renommée, même auprès de ses concurrents, d'un Ingénieur de valeur d'une droiture commerciale absolue.

JOSSERAND avec son visage calme et froid, cachait, sous une timidité apparente, un grand cœur. N'ayant jamais oublié la devise du Gadz'arts « Fraternité », il l'étendait, non seulement à ses camarades, mais à tous.

Pour nous, ses camarades, nous gardons de lui l'image d'un sensible, aux yeux souvent ironiques ou malicieux, marquant d'une boutade sa joie intérieure. Délicat par nature, il savait rendre service sans gêner le bénéficiaire, devant le besoin, devant la demande.

Sa Promotion toute entière pleure en lui un des siens le plus pur, celui qui n'a jamais déçu, parce qu'il fut jusqu'au bout l'exemple du parfait camarade.

Pour le renom de nos Ecoles, pour le rayonnement de nos activités, la Promotion 22-25 dit « Merci » à Claudius JOSSERAND pour tout ce qu'il a fait pendant sa trop courte activité.

A CLUNY, une cérémonie touchante eut lieu en Juin 1946 pour l'inauguration de plaques commémoratives des anciens élèves morts pendant la guerre ou en déportation. Le nom de Claudius JOSSERAND est sur cette dernière.

C'est en pleurant que les camarades du disparu rappellèrent ses qualités qui gagnaient tous les cœurs. En sanglotant, l'un d'eux lut la dernière lettre qu'il avait reçu du camarade très aimé.

Une cérémonie analogue eut lieu à NANTUA, à l'usine créée par Monsieur JOSSERAND, où les ingénieurs de sa promotion vinrent placer une palme à côté de la plaque commémorative offerte par ses nombreux amis.

De plus, mettant toujours le nom de leur ancien camarade à l'honneur, la jeune promotion CLUNY 47-51 prit le nom de :

Claudius JOSSERAND.